

## *J'accuse*, un film qui fait œuvre utile

14 novembre 2019.- dans une communication consacrée à la "mémoire" de l'affaire Dreyfus\* et que nous avons présentée en 2008 nous avons écarté la filmographie car des films dont le dernier datait de 1957 ne passaient pas pour avoir modifié le regard porté sur l'*Affaire* et sur le capitaine. La question se pose différemment avec *J'accuse* de Roman Polanski, en France, où il est amené à connaître un succès mérité. On pouvait craindre en effet que le réalisateur, qui bien que né en France est porteur de culture "américaine" ne tombe dans le piège qui aurait consisté à remplacer les mensonges de l'histoire officielle française (cf. justice-qui-finit-par-reconnaître-ses-torts) par un *happy end*, made in USA, où la Morale aurait fini par triompher : or en fait de "triomphe", la fin du film est accablante. C'est donc ce film, qui à l'heure où a fini par se diluer ce qu'on appelle la culture générationnelle liée à l'*Affaire* et où même la culture livresque se perd est amené à constituer de fait la référence pour le grand public. On ne saurait s'en plaindre, vu la véracité des personnages et situations, et la finesse dont il fait preuve là où guettait l'écueil des stéréotypes ; ainsi, même en ce qui concerne l'antisémitisme il parvient à rappeler qu'au-delà de cette seule affaire cette motivation n'est pas toujours présente dès le départ (l'Etat-major était sincèrement persuadé qu'il y avait dans ses rangs un traître) : c'est seulement dans un second temps mais... qui ne tarde pas à se manifester, qu'elle produit ses méfaits.

Un mérite plus spécifique est d'attirer l'attention sur cet antisémitisme *de salon* alors courant et auquel il ne fallut pas moins que cette affaire, sinon pour y mettre un terme, du moins pour freiner son aveu -ce devint chose claire que l'antisémitisme n'était pas une opinion, mais une voie de fait.

En ce qui concerne plus précisément ce dont il avait été question dans notre communication et qui est le rôle des "classes populaires" ce film ne cherche pas non plus à épargner ce qu'il faut bien appeler une certaine France. En effet le peuple c'est... aussi, cette foule qui peu après le début du film se presse devant les grilles de l'Ecole militaire où se déroule la dégradation du capitaine pour crier à *mort !* contre "le Juif" (rappelons que ce fut ce spectacle qui inspira au journaliste Théodore Herzl présent sur les lieux, et qui était le type même du juif viennois assimilé, l'espérance d'un Etat juif). Edifiante aussi vers la fin du film, outre les scènes de bris de vitrines de "magasins juifs", est l'alternance de celle qui montre les antisémites hurlant leur haine jusque sur les marches du Palais de Justice au moment du procès Zola puis... les mêmes, impeccablement alignés au même endroit, applaudissant à sa descente de voiture le "gratin" de l'Etat-major.

Tout au plus faudra-t-il que les enseignants, qui seront bien inspirés d'utiliser ce film, fassent valoir aux élèves que ce qui est montré à travers le commandant Picquart est surtout l'histoire de l'affaire *avant l'Affaire*, dans cette phase où "tout" se joue encore largement au ministère de la Guerre.

En marge enfin de cette sortie on a pu constater qu'il est des français que ce film dérange, et pour des raisons qui en plus d'un cas relevaient de l'antisémitisme le plus crasse, sur Internet. Mais, s'il n'y avait le mépris qu'inspire toute cette canaille il nous faudrait les remercier. Leur comportement en effet est plus précieux qu'ils ne l'imaginent, s'agissant de se *remettre dans le contexte de l'époque* (comme ils aiment à le dire, quand il en va de trouver des excuses aux pires collabos). Car ces gens qui se défoulent en toute hypocrisie sur leur clavier contre... "le pédophile" sont fondamentalement LES MEMES, que ceux qui en leur temps se déchaînaient contre... "le Juif".

15 novembre 2019.- les critères des cinéphiles ne sont pas ceux des chercheurs... Les premiers commentaires soulignent le numéro d'acteur de Jean Dujardin qui incarne ici Picquart mais ce

n'est pas sûr que telle soit l'image qui restera et pour notre part nous regarderions plutôt dans deux autres directions :

- la première est celle du vendeur de journaux qui glisse un *J'Accuse!*... à travers l'étroite fenêtre du "panier à salade" où Picquart est conduit, après avoir mis en état d'arrestation : image par laquelle le film entend signifier qu'en ce début de l'année 1898 le héros n'est plus maître du jeu.

(nous insistons sur le mot héros car un éditeur a profité de la sortie de ce film pour mettre en circulation un ouvrage ignoble et tout simplement stupide, intitulé... *Le faux ami du capitaine Dreyfus* et dans lequel est adressé à Picquart à titre de reproche ce qu'en aucune façon le film n'évacue : pour sûr, celui-ci ne portait pas les juifs dans son cœur ! Mais il n'en aura eu que plus de mérite)

- la seconde est celle d'un Dreyfus ici montré dans toute sa raideur mais aussi dans ce qui fait que ce personnage est de ceux auxquels un public de tous les pays et de toutes les époques est capable de s'identifier. Lui non plus n'est pas maître du jeu mais il ne cesse de faire valoir son droit et sans rien qui ressemble à la demande d'une faveur, d'une grâce, ou d'une indulgence ; même si, pour retrouver les siens il accepte la grâce qui suivit l'ignominie que fut le second procès en 1899 -mais sans pour autant cesser de se battre en faveur de sa réintégration, dosée au plus juste et à l'occasion de laquelle Picquart prouve que ce n'est pas toujours facile d'être et d'avoir été...

16 novembre 2019.- la sortie de *J'accuse* aura été un dur moment à passer pour le milieu qui en France et sous appellation... *Société internationale d'histoire de l'affaire Dreyfus* détient ici un monopole ; de plus leur pamphlet anti-Picquart, paru à titre de contre-feu... quinze jours auparavant, a fait un flop. Aussi dans *Libération* d'hier un de ces messieurs pouvait-il revenir à la charge en se drapant dans la déontologie, afin de tenter de jeter le discrédit sur ce film. S'autorisant un langage rance (il reprochait à Roman Polanski un "commerce regrettable de l'histoire pour des fins personnelles") mis au service d'un solennel plaidoyer pro domo (il lui reprochait également un... "savoir incomplet de l'événement et des travaux des différents historiens") l'intéressé s'abritait derrière un argument qui a déjà beaucoup servi, et qui servira encore sans doute, à ceux que la vérité dérange : il reprochait au réalisateur d'avoir eu recours à la fiction en imaginant une "rencontre totalement fictive entre Picquart et Zola". On s'étonne presque d'avoir ici à rappeler qu'un film, n'est pas un documentaire, et que pour le reste c'est souvent la fiction qui permet le mieux d'exposer non pas, *la vérité* (c'est pourquoi nous avons préféré plus haut parler de *véracité*) mais : une réalité. Même si cela en dérange certains c'est bien grâce à cette séquence que beaucoup désormais retiendront -et ce n'est pas à négliger- comment en amont du célèbre article de Zola ce fut dès la mi-novembre 1897 que l'Affaire proprement dite se mit en place et grâce à ce qui fut bien une rencontre *de fait*, même si ce fut par étapes successives.

Luc Nemeth

---

\* "La Composante populaire de l'Affaire Dreyfus, et ses effets d'oubli ultérieur", in *Mapping Memory in Nineteenth-Century French Literature and Culture*, Amsterdam / New York, Rodopi, 2012, pp. 81-95 ; consultable online sur [www.academia.edu](http://www.academia.edu).